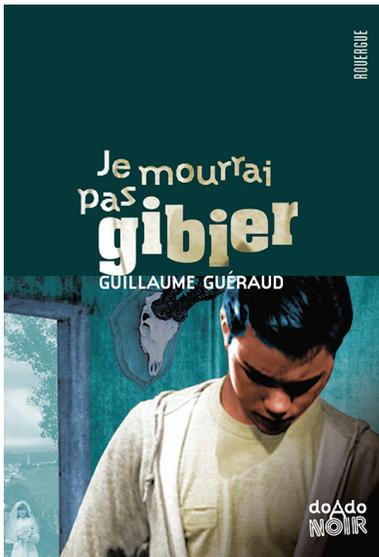


Guillaume Guéraud, de la violence littéraire à la violence sociale et retour

ENTRETIEN MENÉ PAR DOMINIQUE CORPELET ET MARIE LALLOUET

Concentré de violence, *Je mourrai pas gibier*, paru en 2006, a été un jalon marquant dans l'histoire du roman adolescent contemporain et son auteur a imprimé une marque forte à ce territoire littéraire. Nous avons eu envie, treize ans plus tard, de revenir sur ce livre avec son auteur, sur ce qu'il a représenté pour lui et sur la façon dont il a été accueilli par les ados avec qui il en parle.



Dominique Corpelet
est psychologue et psychanalyste,
consultant pour l'association
ParADOxes.

Marie Lallouet : Nous dirais-tu, aidé par le recul que tu en as aujourd'hui, d'où vient ce livre?

Guillaume Guéraud : C'était mon huitième roman pour les adolescents et les romans pour ados, c'est la partie la plus importante de mon travail de romancier. Ça l'était alors en tout cas. Il vient de plein de choses. D'abord, j'ai une fascination pour la violence en tant que lecteur et spectateur de cinéma. C'est bizarre, la fascination. La violence m'attire ou me dégoûte. Quand je lis des scènes violentes dans des livres ou que j'en vois au cinéma, je trouve ça magnifique, fort. Ça me touche profondément. Alors que la violence que je croise en vrai dans la rue m'effraie. Dans les œuvres que je rencontre, y compris dans la peinture, plus c'est violent et plus ça me touche. Cela faisait déjà quelque temps que je voulais raconter quelque chose d'extrêmement violent et particulièrement une fusillade, ce qui me plaît au cinéma. La séquence finale de *La Horde sauvage* (1969), film que j'ai découvert ado, est pour moi

un modèle du genre. J'avais envie de me confronter à cet exercice de style : bâtir un livre entier autour d'une scène de fusillade. Uniquement. Sans cause, sans raison. Je voulais décrire la trajectoire de chaque cartouche, au ralenti, les voir entrer dans les corps, voir les douilles tomber au sol... C'est mon point de départ. Ensuite, il y a eu deux films, tous les deux liés au fait divers qui s'est déroulé dans un lycée américain en 1999. C'est d'abord *Bowling for Columbine* de Michael Moore (2002), qui reprend ce fait divers sous l'angle documentaire, avec les sons réels, des images des caméras de surveillance... Puis c'est *Elephant*, de Gus van Sant (2003), qui raconte ce même crime de masse mais d'une façon très poétique, esthétique, mélancolique, presque détachée du réel dont il s'inspire. Et moi qui suis les faits divers et les infos, j'ai remarqué que ces crimes de masse sont la plupart du temps commis par un garçon adolescent (au sens large que je lui donne, c'est à dire jusqu'à 22, 25 ans). Et à l'époque, il y en avait à peu près un tous les deux ans dans le monde occidental (aujourd'hui il me semble que c'est plus fréquent).

Pour construire mon récit, j'ai commencé par inventer mon personnage, un seul (je suis un peu flemmard) et j'ai dû lui inventer une histoire parce qu'une fusillade gratuite ne suffisait pas à porter un roman. Je ne voulais pas lui donner des excuses mais expliquer vaguement son geste. C'est un roman qui est venu très vite, en deux semaines, alors que généralement j'écris lentement. Il m'a semblé évident qu'il fallait que je l'écrive à la première personne. Le film *MLe maudit* (1931), que j'ai vu quand j'avais 12 ans, m'a lui aussi inspiré pour renverser les rôles et rendre le personnage monstrueux attachant. Chez Fritz Lang, ce tueur de petites filles est présenté lui-même comme un enfant et, à la fin du film, il nous inspire de la peine. C'est le tour de force du réalisateur et de l'œuvre qu'il a créée. Dans la vraie vie, quand on regarde les actualités, on a plutôt envie de jeter des pierres aux meurtriers. *Je mourrai pas gibier* voulait rendre ce personnage de meurtrier humain et attachant. C'est tout ça qui a donné ce texte sec, brutal, à la première personne, où le lecteur s'attache au personnage qui tue.

Dominique Cordelet : Quand nous avons lu ton livre, chacun a ressenti de l'insupportable, et ce n'est pas le même pour tous. Le mien ce n'est pas la tuerie mais la violence du langage et les scènes où Terence, l'idiot du village, se fait démolir.

Les lecteurs sont partagés. C'est la fusillade ou c'est le tabassage de Terence qui choquent. Pour moi ce sont les scènes avec Terence les plus dures, d'autant plus qu'il y en a deux, alors qu'il est parfaitement innocent. Je mets quand même une distance à cette violence : Martial raconte alors qu'il n'était pas présent, qu'il n'a rien vu. Je ne décris pas les coups mais juste leur résultat après, les hématomes et le sang, ce qui est peut-être plus terrible.

D.C. : Comment définirais-tu cette relation entre Martial et cet adulte totalement exclu ?

Je ne suis pas sûr que Terence soit l'ami de Martial, je ne sais pas. Ils font le chemin ensemble depuis quelques mois mais ne se disent rien. Ce n'est qu'après la première attaque, quand Martial prend soin de Terence et de sa maison, que quelque chose prend forme. Tous les deux, chacun à leur façon, sont trop originaux pour trouver sa place dans ce village. Terence d'office parce que c'est l'idiot du village ; Martial lui n'est pas exclu mais se sent exclu. Son désir de faire un stage chez un luthier le dote d'une curiosité que les autres n'ont pas. « Métier de pédé » lui répond-on. C'est là que Martial rompt et va aller faire un CAP mécanique. Il s'exclut tout seul. Il est aussi le seul qui ne crache pas sur Terence.

D.C. : Les scènes silencieuses à l'abribus, que je trouve très émouvantes, apportent un peu de repos au lecteur. Ils marchent, regardent... Comme un répit à la haine qui cimente ce village.

C'est un village horrible. Même si c'est le décor du village de mes grands-parents, où il y avait une scierie, des vignes et un idiot de village qui marchait tout le temps, c'est un village totalement inventé. Dans ce village, il n'y a que le travail, la chasse, le loto des chasseurs et la boisson. Aucun divertissement. Aucun livre, aucun spectacle, même pas de sport. Rien. Comme si ça n'existait pas. Et c'est un sujet dont je parle souvent avec les ados qui ont lu le livre.

D.C. : L'adolescent que tu as construit, Martial, est très vraisemblable. Il obéit à une logique mais ce n'est pas cette logique qui semble t'intéresser, ce que dit son propos d'introduction qui laisse aux autres (et au lecteur) le soin de donner les raisons profondes de son acte. En quoi ce personnage est un adolescent pour toi?

Je ne sais pas... Il y a son âge, bien sûr, puisqu'il a 15 ans, il est en CAP. Je ne suis pas spécialiste de l'adolescence mais c'est un âge qui m'intéresse en tant que romancier. Pour moi, l'adolescence c'est l'âge le plus bancal et le plus bestial. Qui peut l'être en tout cas. C'est en cela que Martial est ado. Ça me suffit. Ensuite on peut trouver d'autres détails propres à l'adolescence : il commence à regarder sa famille comme une bande de gros lourds, il est en pleine hésitation sur son avenir professionnel... Heureusement, tous les ados ne sont pas comme lui. Malheureusement la plupart des ados que je rencontre dans les classes sont bancals, mais sont surtout trop mollassons. Sur une classe de 30 ados en quatrième ou troisième, il y en a à peine 3 ou 4 qui sont vivants.

M.L. : Tu regrettes une absence de colère ou de révolte, ce regret était-il préalable à l'écriture du livre, au point de vouloir en faire une œuvre « provocante » justement?

Oui. J'avais vraiment la volonté de secouer le lecteur. Même si je suis lucide... Le lecteur est peut-être secoué le temps de la lecture mais, quand il referme le livre, il n'en reste pas forcément grand-chose.

M.L. : Parler de ce « secouage », c'est parler de la réception de ce livre que tu accompagnes et qui t'accompagne depuis longtemps maintenant.

Comme depuis mon premier roman, *Cité nique le ciel* (1998), c'est partagé en deux. Les gens qui adorent, grâce à l'écriture, au sujet, à tout ce qui constitue ce livre. Et ceux qui détestent pour les mêmes raisons. Du côté des médiateurs, on me dit souvent que ça n'a rien à faire en jeunesse. Et je ne vois pas pourquoi. C'est raconté par un ado et de toute façon, pour moi, les livres ce n'est pas dangereux. Pourquoi ne pas lire un livre sauvage, même d'une sauvagerie qui semble gratuite (ce que je conteste parce que ce que j'écris est réflé-

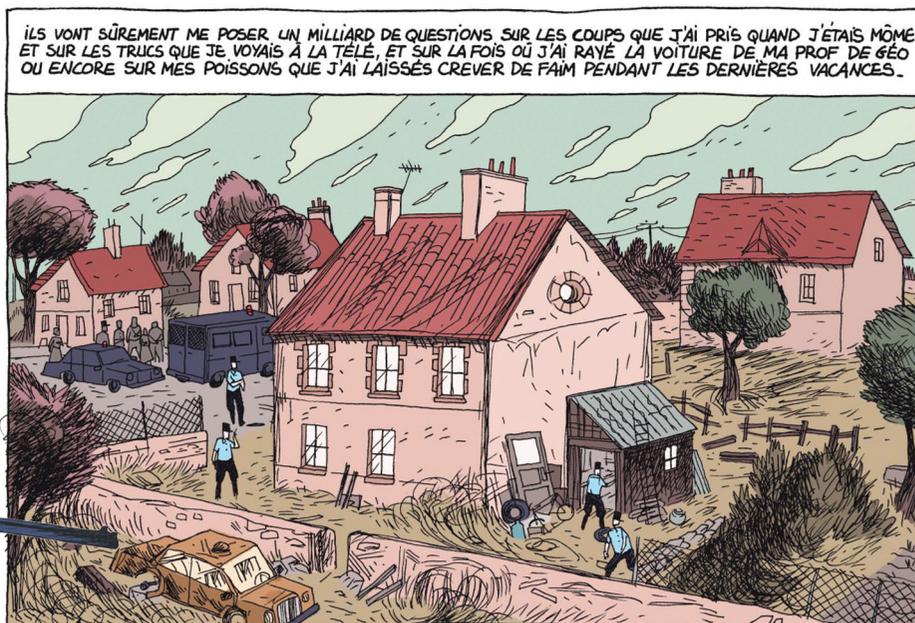
chi)? La violence de Martial peut sembler gratuite, mais le livre la présente d'une forme et d'une façon qui dépassent de très loin cette gratuité. De très loin. J'ai aussi des défenseurs qui disent « ça va c'est un livre, les ados voient bien plus violent à la télé! »; mais je ne suis pas d'accord avec ça non plus. Le cinéma, oui, peut être violent. La télévision ne l'est pas : c'est normé, calibré. Il y a bien sûr les infos, mais elles mettent à distance la réalité violente. C'est un point de vue que l'on peut ne pas partager et qui a sans doute été bousculé par les grands attentats que la France a connus ces dernières années. Mais honnêtement, je trouve que l'on n'en a pas vu grand-chose, il n'y avait pas de caméras dans la rédaction de *Charlie Hebdo*. En revanche, si un film de cinéma donnait à voir cette fusillade, là on serait dans la violence. Je pense que *Je mourrai pas gibier* est largement plus violent que ce que tous les ados voient à la télé.

M.L. : Néanmoins, parce que c'est un livre, tu dis que ce n'est pas dangereux.

Un roman, quoi qu'il raconte, bon ou mauvais, ce n'est pas dangereux. Le seul exemple de livre dangereux, pour moi, c'est *Mein Kampf*, qui n'est pas un roman. Un roman provoque des émotions, mais je ne pense pas que cela puisse changer les comportements du lecteur et mes livres n'ont pas l'ambition de changer les comportements. Ma plus grande ambition est d'ouvrir un peu les yeux des lecteurs sur une question, ou un fait divers, une situation. S'ils se posent des questions dont je n'ai pas les réponses, alors tant mieux. C'est ma seule ambition.

D.C. : Qui évoque cette idée de livre dangereux?

Une partie des adultes et des médiateurs. Il m'arrive régulièrement d'être invité par des classes qui, pour prolonger la lecture de ce livre, organisent des procès pour juger Martial. Même s'il y a presque toujours ceux qui disent qu'il a eu raison de faire ça, ils le disent par provocation car, honnêtement, tous les ados savent très bien que c'est condamnable, que c'est un crime. Il y a toujours deux discours, ceux qui défendent Martial, et ceux qui le condamnent.



Je mourrai pas gibier adapté en bande dessinée par Alfred, Couleurs d'Henri Meunier, Delcourt, 2008 (Mirages).

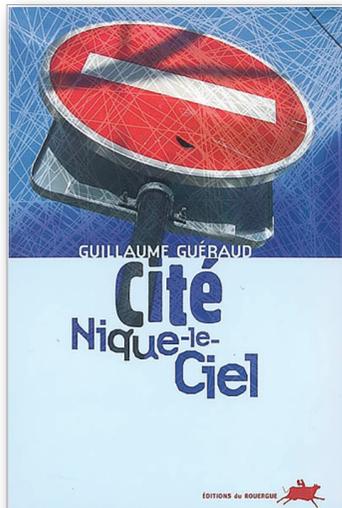
M.L. : Entre les premiers adolescents qui ont lu ce texte et ceux qui le lisent aujourd'hui, perçois-tu une évolution ? Je pense par exemple aux situations de harcèlement par les réseaux sociaux, qui sont très présents dans les romans que nous pouvons lire aujourd'hui.

Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Même si le personnage de Terence lui, de fait, est harcelé. Ce que je vois, c'est que depuis le début, les ados avec qui je parle sont en empathie avec Terence, bien plus qu'avec Martial. Dans chaque classe où je vais, il y a toujours un ou deux ados, garçons ou filles, qui arrêtent de lire le livre au moment où Terence est attaqué. Ils refusent. Est-ce un écho à leur propre situation de harcelé ? Je n'en sais rien. Mais la scène de la tuerie, elle, ne provoque pas ça.

M.L. : Si on agrandit la focale, ton œuvre romanesque dans son entier met en scène surtout une

violence sociale et symbolique. Que représente pour toi ce matériau littéraire ?

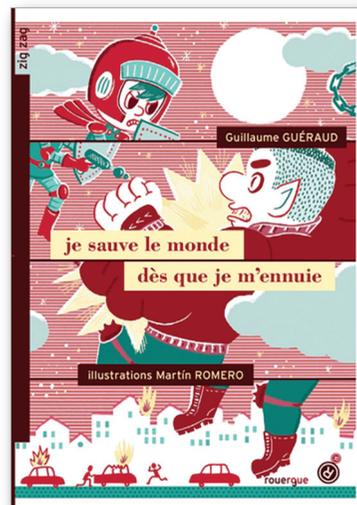
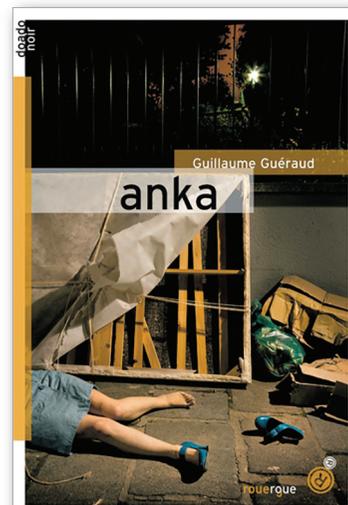
C'est ce que j'essaie d'expliquer aux ados. J'essaie d'amener la discussion sur le terrain de la violence sociale et c'est dans *Je mourrai pas gibier* qu'elle est la plus présente, la mieux traduite sans doute. La violence concentrée dans ce livre traduit les violences sociales que l'on connaît presque tous. Ce qui est hyper flou pour les ados. Je leur précise que la violence sociale, ce n'est pas une violence physique. Alors les ados pensent qu'il s'agit de harcèlement. Je précise : une violence sans coups ni insultes. Alors arrivent le racisme, l'homophobie, l'antisémitisme, le sexisme et toute la liste des « ismes ». Alors j'évoque la faim, l'absence de toit, la misère, l'absence de travail, ou un travail qui ne nous plaît pas et qui est mal payé. C'est l'exclusion mais aussi l'exploitation. J'entre dans le champ de la discussion politique, je leur dis qu'en France il y a 90 % des gens



↑
Cité nique le ciel, Le Rouergue, 1998
(DoAdo).

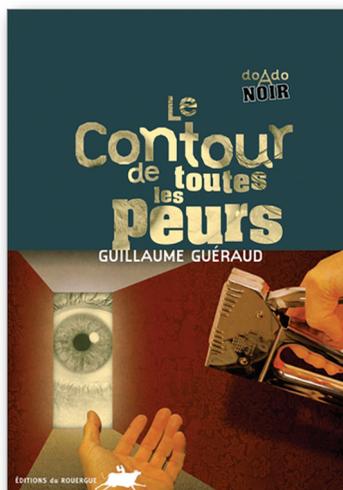
→
Anka, Le Rouergue, 2012
(DoAdo ; noir).

↓
Plus de morts que de vivants,
Le Rouergue, 2015 (DoAdo ; noir).



↗
Je sauve le monde dès que je m'ennuie,
Le Rouergue, 2012 (Zig zag).

→
Le Contour de toutes les peurs,
Le Rouergue, 2008 (DoAdo ; noir).



→
Baignade surveillée, Le Rouergue,
2013 (La Brune).



qui sont plus ou moins écrasés par la violence sociale. Leurs parents en font sans doute partie et moi aussi. Je leur explique qu'écrire *Je mourrai pas gibier*, c'est l'envie de traduire physiquement ces violences sociales, par des cartouches et du sang.

M.L. : C'est pour ça que tu es écrivain ?

Oui ! Enfin non. Au début je ne me disais pas ça. Quand j'ai écrit mes premiers livres, je voulais juste raconter des histoires qui reflètent une partie sombre du monde dans lequel on vit. Ici et maintenant. Cette conscience est venue petit à petit, en lisant Bourdieu et d'autres auteurs qui m'ont donné envie de traduire concrètement, physiquement, cette violence sociale de notre monde. C'est vrai aussi dans *Anka* (2012), même si c'est moins cruel que *Je mourrai pas gibier*. Je sais que quand j'écris une histoire, ça reste malgré tout l'envie de faire vivre des choses extrêmes à un personnage. Le soubassement social de ça, le lecteur ne le voit pas forcément, mais ce n'est pas grave.

M.L. : Paradoxalement là où j'ai trouvé l'enfance la plus solaire, la plus joyeuse, c'est dans *Baignade surveillée*, un de tes romans pour adultes...

Mais oui, et je suis incapable d'expliquer ça. C'est hyper bizarre. Mes livres les plus violents sont ceux qui s'adressent aux ados. Pour *Baignade surveillée*, l'idée était de faire redevenir enfant un personnage criminel. Je voulais que ce soit un texte de bêtises enfantines, tout ce que l'on fait pendant ses vacances sur la plage, celles que j'ai faites en

tout cas. J'avais par exemple le fantasme d'entrer dans une villa du Cap Ferret pour y faire la fête. C'est ça aussi la littérature, faire ce que l'on n'aurait jamais fait en vrai ! Comme on peut avoir envie de tuer quelqu'un, en sachant que ce n'est rien de plus qu'un fantasme parce que l'on sait ce qu'est le bien et le mal. Je parle souvent de ça avec les ados. Pour leur dire qu'il n'y a rien de plus normal que d'avoir envie, pendant trois secondes, de tuer son père, son prof ou sa petite sœur ! Dans *Je mourrai pas gibier*, Martial tire trois ou quatre cartouches sur le patron de la scierie, parce que c'est un de mes fantasmes politiques, révolutionnaires, contre celui qui possède. Et sa dernière cartouche est pour le soleil. C'est un peu lourd peut-être, mais c'est un geste nihiliste, comme quand il dit qu'il aimerait qu'un missile balaye le village de la surface de la terre. Il sait bien, pourtant, que l'on ne peut pas éteindre le soleil.

M.L. : Entre adultes, ados et enfants, où vont t'em mener tes prochains projets ?

Je suis en train d'écrire un roman fantastique pour les ados. Mais je crois que ce sera le dernier qui leur sera adressé. J'en ai peut-être trop écrit et je sens que je m'en éloigne. L'année dernière j'ai écrit *Ma grand-mère est une terreur*, avec un personnage de 10 ans, et je me suis trouvé à mon aise dans cette histoire farfelue, comique et légère. ●

Paris, 15 janvier 2019.



→
Je mourrai pas gibier adapté en
 bande dessinée par Alfred,
 Couleurs d'Henri Meunier,
 Delcourt, 2008 (Mirages).